

naissait comme son maître ne permettait pas à la mère de douter du parti qu'elle prendrait le jour où il faudrait choisir entre la mère et l'époux.

Un jour, Micheline descendit chez sa mère. Il y avait un mois qu'elle privait la patronne de ses visites qui faisaient sa joie. Un coup d'œil suffit à madame Desvarences pour voir que Micheline avait quelque chose d'embarrassant à lui confier. D'abord elle avait été plus tendre que de coutume, semblant vouloir, avec le miel de ses baisers, adoucir l'amertume de la contrariété que la patronne était condamnée à subir. Puis elle hésita. Elle tournait dans la chambre, chiffonnait, chantonnait. Enfin elle prit son parti. Le médecin était venu, à la demande de Serge, qui était inquiet de la santé de sa femme. Et cet excellent docteur Rigaud, qui la soignait, depuis sa naissance, lui avait en effet trouvé de l'anémie. Il avait ordonné un changement d'air...

À ces mots, madame Desvarences leva la tête et regardant sa fille avec un air terrible :

— Allons ! Pas de phrases ! dis la vérité !... Il t'emène !

— Mais, maman, s'écria Micheline, déconcertée par cette brusque sortie, je t'assure que tu te trompes. L'intérêt seul de ma santé guide mon mari...

— Ton mari ! éclata madame Desvarences. Ton mari ! Ah ! tions, va-t'en ! Car si tu restes là, je ne pourrai pas me contenter, et je te dirai sur son compte des choses que tu ne me pardonneras pas ! Puisque tu es malade, tu as raison de changer d'air. Moi, je resterai ici, sans toi, attachée à ma chaine, pour te gagner de l'argent pendant que tu seras loin. Va-t'en !

Et saisissant sa fille par le bras, avec une force convulsive, elle la poussa rudement, la brutalisant pour la première fois de sa vie, en répétant d'une voix égarée :

— Va-t'en ! Laisse-moi seule !

Micheline se laissa mettre hors de la chambre, et remonta chez elle, stupéfaite et effrayée.

À peine la jeune femme fut-elle sortie que madame Desvarences subit le contre coup de l'émotion qu'elle venait d'avoir. Ses nerfs se détendirent et, tombant sur une chaise longue, elle resta immobile, anéanti, à songer amèrement. Était-ce possible que sa fille, cette enfant adorée, l'abandonnât de la sorte pour obéir aux rancunes de son mari ? Non. Micheline, remontée dans son appartement, allait réfléchir qu'elle emportait avec elle toute la joie de la maison, et qu'il était bien cruel de priver sa mère de ce qui faisait le bonheur de sa vie.

Un peu rassérénée, la patronne descendit au bureau. Comme elle sortait sur le palier, elle vit les domestiques du prince qui montaient à l'étage supérieur, apportant des communs les malles de leur maître. Le cœur de madame Desvarences se serra. Elle comprit que ce projet de départ avait été débattu, et d'avance arrêté. Il lui sembla que tout était fini, que sa fille partait pour toujours, et qu'elle ne la reverrait plus. Elle fit trois pas pour aller supplier Serge de rester, pour lui demander quelle somme il voulait en échange de la liberté de Micheline, mais la figure hautaine et sarcastique du prince, lui mettant de force les billets de banque dans la main passés devant ses yeux, et elle devina qu'elle n'obtiendrait rien. Morne et désespérée, elle entra dans son bureau et se mit à travailler.

Le lendemain, par le rapide du soir, le prince et la princesse partaient pour Nico avec toute leur maison, et l'hôtel de la rue Saint-Dominique restait silencieux et désert.

## V

Au bout de la promenade des Anglais, sur la route riante, bordée de tamarins, qui suit le bord de la mer, sous les pins odorants, s'élève, dans un massif d'eucalyptus et de chênes-légers, une blanche villa à volets roses. Une Russe, la comtesse Woroseff, la fit construire il y a cinq ans, et l'habita pendant un hiver. Puis, lassée du bruit monotone des vagues qui battent le pied de la terrasse, et de l'éclat imperturbable du ciel bleu, prise de la nostalgie des brumes de son pays, elle repartit brusquement pour Saint-Pétersbourg, laissant à louer cette

propriété adorable, faite à souhait pour abriter des amours heureuses.

C'était là, au milieu des rhododendrons et des arbusiers en fleurs, que Micheline et Serge s'étaient installés. Jusqu'à ce jour la princesse n'avait pas voyagé. Sa mère, toujours attachée à son labeur commercial, ne quittait point Paris. Micheline était restée près d'elle. Pendant ce long trajet, accompli dans les conditions du confort les plus luxueuses, elle fut comme un enfant, s'étonnant de tout, et se faisant une joie des moindres incidents. Elle dormit mal. La surexcitation que lui avait procurée le voyage la tint éveillée pendant de longues heures. Et penchée sur la vitre de la portière, elle regarda, dans l'obscurité transparente d'une belle nuit d'hiver, passer, comme des fantômes, les villages, les forêts. De loin, dans les profondeurs de la campagne, elle voyait étinceler une lumière tremblante, et elle aimait à se figurer la famille réunie autour du foyer, les enfants endormis et la mère travaillant dans le silence.

Les enfants ! Elle y pensait souvent, et jamais sans qu'un soupir de regret ne montât à ses lèvres. Depuis plusieurs mois elle était mariée, et ses rêves de maternité n'avaient point été réalisés. Qu'elle eût été heureuse cependant d'avoir sur ses genoux un petit être à elle, une tête blonde à caresser et à manger de baisers ! Puis l'enfant la ramenait à la mère. Elle pensait à l'amour profond qu'on doit éprouver pour ces chères créatures. Et l'image de la patronne, triste et seule dans le vaste hôtel de la rue Saint-Dominique, paraissait à ses yeux. Un remords vague mordait son cœur. Elle avait le sentiment de s'être mal conduit. Elle se disait : " Si, pour me punir, le ciel allait me refuser un enfant ? " Elle pleura, et peu à peu sa crainte et sa douleur s'évaporèrent avec ses larmes. Le sommeil la prit doucement, et quand elle se réveilla, il faisait grand jour et on était en Provence.

À partir de ce moment, ce fut un éblouissement. L'arrivée à Marseille, le trajet le long de la côte, l'entrée à Nice, tout fut pour Micheline sujet d'extase. Mais ce fut quand la voiture qui les attendait au chemin de fer s'arrêta devant la grille de la villa que son ravissement éclata avec une force irrésistible. Elle ne pouvait rassasier ses yeux de l'admirable tableau qu'elle avait devant elle. La mer toute bleue, le ciel sans un nuage, les maisons blanches s'étagant sur la colline dans les masses sombres de la verdure, et, dans le lointain, les cimes sourcilleuses de l'Esterelle couvertes de neiges et toutes roses sous les rayons brillants du soleil. Cette nature vigoureuse, un peu sauvage, très bariolée et presque aveuglante par la crudité de ses tons, surprit la Parisienne et la transporta. Elle éprouva des sensations imprévues. Eblouie par la lumière, enivré par les parfums, une sorte de langueur s'empara d'elle. Le climat la pénétrait et la fatiguait. Elle se remit promptement de ces premières lassitudes, et une sève puissante, toute nouvelle, circula en elle. Elle fut heureuse moralement et matériellement. Elle s'imprégna d'azur.

La vie pour le prince et la princesse redevint à Nice, ce qu'elle était à Paris aux premiers temps de leur mariage. Les visites affluèrent : tout ce que la colonie comptait de Parisiens connus et d'étrangers de haute volée se présenta à la villa. Les fêtes recommencèrent. Trois fois par semaine on recevait, et les autres soirs Serge allait au cercle.

Il y avait deux mois que cette vie absorbante durait. On était au commencement de février, et déjà la nature prenait un éclat tout nouveau sous l'influence du printemps. Un soir, trois personnes, deux hommes et une femme descendirent de voitures à la grille de la villa, et se trouvèrent en face d'un voyageur qui, lui, était venu à pied. Ces deux cris partirent en même temps.

— Maréchal !

— M. Savinien.

— Vous ! à Nice ? Et par quel miracle ?

— Un miracle qui vous fait faire quatorze lieues à l'heure, contre cent trente-trois francs en première classe et s'appelle le rapide de Marseille !